

Quelques publications récentes de nos rédacteurs :

Henri SUHAMY – *Shakespeare*, Paris, Éditions Ellipses, collection « Biographies et mythes historiques », 2018, 443 pages.

Notre collègue Henri Suhamy, auteur d'un nombre considérable d'études sur le théâtre de Shakespeare, nous propose, avec son récent *opus* intitulé tout simplement *Shakespeare*, une nécessaire vision d'ensemble, évoquant aussi bien les études pionnières que les recherches les plus récentes en la matière, de l'œuvre du barde de Stratford. Mais c'est surtout à une réflexion personnelle, nourrie d'une connaissance profonde, à la fois subtilement nuancée et solidement documentée, du théâtre de Shakespeare que se livre ici l'auteur.

En neuf chapitres, comportant de manière détaillée des subdivisions qui nous éclairent avec précision sur les points essentiels exposés et explorés, Henri Suhamy couvre toutes les questions qu'un lecteur curieux pourrait être amené à se poser.

Le premier chapitre s'interroge sur « les vies de Shakespeare » et situe le dramaturge dans son contexte, évoquant la ville de Stratford où Shakespeare est né, puis ses origines et sa famille, avant d'aborder les différentes étapes de sa vie, ses jeunes années, les « années obscures » (au cours desquelles on perd sa trace... et où l'on se perd en conjectures), puis ses années de triomphe et de gloire, ses dernières années et enfin « sa mort, sa survie et sa postérité ». Le deuxième chapitre dresse un tableau de « l'Angleterre du temps de Shakespeare » où sont rappelés, lors de la dynastie Tudor, les règnes successifs d'Henri VIII, d'Édouard VI, de Marie 1^{re} et d'Élisabeth 1^{re}, puis du premier de la dynastie Stuart, Jacques 1^{er}. Quelques pages soulignent ensuite la richesse de la littérature élisabéthaine et le rôle important de l'humanisme. Le troisième chapitre, consacré au « théâtre élisabéthain et jacobéen », fait une large part à la place importante et au rôle du théâtre dans la société élisabéthaine ainsi qu'à l'évocation du lieu théâtral ; il soulève aussi l'épineuse question de « la datation des œuvres ».

Avec le quatrième chapitre, qui occupe plus d'un tiers de l'ouvrage et est intitulé « les œuvres de Shakespeare », on est au cœur du sujet. Sont successivement examinées « la langue et le style » et « l'écriture poétique » (plus particulièrement dans les poèmes et les sonnets). Puis, dans le cadre d'une étude de la dramaturgie dans « l'œuvre dramatique de Shakespeare », sont abordés et examinés, avec perspicacité et sagacité – et avec la profondeur de vue que donnent à l'auteur de l'ouvrage une fréquentation assidue et une longue pratique du grand dramaturge élisabéthain –, les drames historiques, les comédies, les comédies dramatiques, les tragédies, les tragédies romaines et les *romances* ou « tragi-comédies fantastiques ». Un tel éclairage, naturellement, permet au lecteur de mieux comprendre et de mieux apprécier ce qu'il n'appréhendait peut-être parfois jusqu'alors que de façon imprécise ou approximative.

Puis les cinquième et sixième chapitres sont consacrés, d'une part, au « barde et [à] sa réputation » et, d'autre part, à la fortune du théâtre de Shakespeare

« sur la scène et sur les écrans ». Avec le septième chapitre, intitulé « Shakespeare et les arts », la curiosité du lecteur est largement satisfaite car sont passés en revue successivement la peinture et la gravure, la sculpture, les bandes dessinées, la musique, les opéras et la chorégraphie. Le huitième chapitre, consacré à « l'industrie Shakespeare », couvre différents domaines : « la recherche à l'état pur et quasi scientifique », « les éditions modernes », « les travaux descriptifs et explicatifs », « les commentaires à la fois partiels et approfondis », « la recherche interprétative », « l'enseignement », « l'ésotérisme », « les aberrations ». Le neuvième chapitre, enfin, pose l'éternelle question : « Shakespeare a-t-il vraiment existé ? » et traite du « grand mythe qui se veut démythifiant ». Dans sa conclusion, Henri Suhamy souligne que – et nous ne pouvons que souscrire à un tel jugement – « le chef-d'œuvre de Shakespeare, c'est son œuvre tout entière, la perfection est présente depuis le début, l'ensemble forme un tout, harmonisant unité et diversité ».

Ajoutons que cet ouvrage, remarquable en tous points, présente pour finir, outre en appendice deux poèmes de Ben Jonson publiés dans le *Folio* (dont un éloge adressé à Shakespeare), une bibliographie sélective – qui fait notamment référence à (presque) tous les grands spécialistes de Shakespeare en France – ainsi que deux index (*index nominum* et *index rerum*) et propose douze planches de gravures qui illustrent opportunément le propos.

On ne peut que regretter vivement que ce grand commentateur et exégète de l'œuvre de Shakespeare qu'est Henri Suhamy nous annonce, au terme de son avant-propos, que « cet ouvrage sera probablement le dernier et constitue pour lui une définitive prise de congé ». Mais *probabilité* n'est pas certitude : on peut donc encore espérer...

Maurice ABITEBOUL

Olivier ABITEBOUL, *Essays on English and American Literature* (foreword by professor René Agostini), Cambridge Scholars Publishing, 2018, 99 pages.

Philosophe de formation, Olivier Abiteboul est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages portant, notamment, sur les rapports de la philosophie non seulement avec la littérature en général et le théâtre en particulier, mais également avec la musique. Parmi de nombreux autres thèmes abordés, il s'intéresse à l'analyse de textes anglais et américains sous l'angle de la philosophie et du structuralisme. Ainsi, après une plaquette intitulée *Petite philosophie de la littérature. Cinq essais de critique littéraire* (Scotts Valley, CA, CreateSpace, 2012), il nous livre, dans ce nouveau recueil, présenté par René Agostini, professeur honoraire de littérature anglaise à la faculté des Lettres d'Avignon, seize essais concernant un passage d'une pièce de théâtre ou de roman ou un poème dans sa totalité, les auteurs retenus allant du XVI^e au XX^e siècle. À part les poèmes intitulés « Tears, idle tears » (Alfred Tennyson) et « Dover Beach » (Matthew Arnold) qui figuraient parmi les « purple passages » des manuels d'anglais de Terminale pratiqués dans mes loin-

taines années de potache, tous les autres morceaux, même ceux tirés de *Measure for measure* (Shakespeare) et de *Volpone* (Ben Jonson), sont nouveaux. Certains essais sont consacrés à un extrait tiré d'un ouvrage respectivement de Charles Dickens, Oscar Wilde, Edith Wharton, Virginia Woolf, Leslie Paul Hartley et Roald Dahl. Celui du chapitre 14 se distingue des précédents en se présentant sous l'aspect d'une courte dissertation portant sur la conception de la vie chez F. S. Fitzgerald dans *The Great Gatsby* (« any life is but the story of a disaster »). Ce « désastre » de la vie du héros apparaît également comme le « désastre » de la vie de l'écrivain lui-même. D'autres essais mettent en parallèle deux, voire trois extraits d'auteurs différents (neuf essais sur seize). Tous se rapportent à des thèmes précis. En l'occurrence, il ne s'agit plus de s'appuyer sur la critique d'un Gustave Lanson ou d'un Gustave Rudler, essentiellement historique, génétique et philologique, soucieuse d'étudier un texte dûment divisé en parties dont elle s'applique à suivre les mouvements. Il importe, comme le soulignent d'ailleurs les travaux de Roland Barthes et de Gérard Genette dont on sent ici l'influence, de rendre compte de la langue et des intentions des auteurs, en les sondant, en les appréhendant dans leur totalité de façon à les situer en leur humaine condition. Chaque analyse fournie ne constitue pas une explication exhaustive. Dans sa densité, dans sa subtilité, dans sa variété, elle veut ouvrir des perspectives diverses, qu'il s'agisse, par exemple, du thème de la pureté et de la solitude chez Charlotte Brontë et Nathaniel Hawthorne (chapitre 4), du thème de la néantisation ou du néant (le titre général de « Nothingness » est un mot polysémique) chez John Clare, Robert Frost et Thom Gunn (chapitre 5), du pouvoir de l'image chez Oscar Wilde (chapitre 9), ou encore de la définition de la personnalité chez deux écrivains aussi différents que Thomas Hardy et Saul Bellow (chapitre 10).

Cette critique philosophico-structuraliste qui intéresse Olivier Abiteboul n'a aucunement la prétention d'être la seule voie d'accès possible d'une œuvre ou d'un extrait d'œuvre. Elle ne se veut nullement polémique, comme l'auteur l'indique honnêtement dans sa conclusion (« This book is neither a polemical one, nor a manifesto for a structuralist literary criticism. It is only meant to show that criticism is part of the world of letters, and that structuralism has its own mixed philosophical and literary, reflective and figural strength »). À côté d'autres démarches tout aussi intéressantes et enrichissantes (philologie, psychologie, psychanalyse, marxologie, linguistique, critique génétique, stylistique), elle s'efforce de dégager les intentions profondes des auteurs et se révèle comme une véritable quête de la compréhension (« literary understanding »).

Par ailleurs, rendons également hommage à Olivier Abiteboul, fils de deux distingués anglicistes, l'un du Secondaire (sa mère), l'autre du Supérieur (son père), pour avoir su exprimer ses idées en un anglais digne d'éloges, en un style alerte et clair, usant d'une langue accessible au profane.

Jean-Pierre MOUCHON